

Les légendes sur le rubis chatoyant logé dans le nombril de Nesrin la danseuse se répandirent au gré de sa notoriété dans les cours d'Europe.

Les uns prétendaient qu'il avait été dérobé sur la couronne du roi Roger de Sicile par l'un de ses prétendants, condamné au bûcher pour son forfait ; les autres, qu'elle l'avait reçu des mains de Conrad de Hohenstaufen pour son concours à un complot contre le souverain sicilien.

Au fil du temps, la rumeur s'emballa, indomptable : la pierre lui aurait été offerte par le calife de Bagdad, ou encore envoyée en secret par le grand khan des Mongols comme maigre avance sur les richesses qui l'attendaient si elle acceptait de danser pour lui et de partager sa couche.

Dans cette confusion, il s'en trouvait bien pour soutenir que la gemme n'était autre que le gage du pacte scellé par l'impudente avec le Malin.

Le ménestrel qui l'accompagnait composait sur elle des chansons qui, tantôt enjouées, tantôt tristes, contribuaient à brouiller les pistes. Ni l'un ni l'autre ne dévoila la vérité à quiconque, prince ou vilain.

Je suis le seul à connaître toute l'histoire : moi, Turstin.

L'avenir, aussi bref soit-il, constitue la vie d'un homme au même titre que son passé. Demain et hier s'articulent comme une porte et son chambranle, avec pour charnière l'instant présent. Pour se lancer dans une narration, il faut choisir le moment opportun : celui où le vantail s'ouvre. Mon récit me ménage une entrée à la fin du mois d'avril 1149, le jour où Yousouf Ibn Mansur m'invita à rester en sa compagnie à l'issue du *majlis*, l'assemblée qui réunissait deux fois par mois les officiers royaux dans le palais de Palerme.

Il s'adressa à moi sans détour, d'un ton léger, comme s'il avait soudain songé à une brouille, un comportement impensable de la part d'un homme chez qui rien ne tenait du détail. Mais quel artifice plus habile pour prévenir tout soupçon que de parler au su de tous ? Son intervention ne comportait en outre rien d'anormal : en tant que seigneur du *dîwan* des contrôles, il ne manquait pas de raisons de s'entretenir en privé avec un subalterne de sa chancellerie. La réserve étant chez lui une seconde nature, il n'ignorait pas que rien ne protégeait mieux un secret qu'une apparente spontanéité, un savoir qu'il s'était efforcé de me transmettre au cours des années passées sous son autorité.

Du *majlis*, je n'ai gardé en mémoire que la vive dispute qui se déclencha entre les participants. Je n'étais rentré que depuis quelques jours du continent, où m'avait conduit ma fonction de « pourvoyeur de plaisirs et de spectacles », un titre officiel ronflant qui contrastait avec l'indigence de mes effectifs, limités à un clerc chargé de tenir les livres, Stefanos, et un huissier. J'avais tenté de convaincre le nain Léo, fou du comte de Naples, de me suivre à Palerme pour divertir le roi. Bien que séduit par la proposition, il avait refusé de crainte de s'attirer les foudres de son seigneur, voire une mort

certaine par strangulation. Je ne mentionnai pas l'échec de ma mission lors de la réunion, fidèle à mon habitude d'intervenir le moins possible en de telles circonstances. Aux yeux de cette assemblée de Normands de France, je n'avais aucune légitimité, ni par ma naissance, ni par mon emploi au service d'un noble musulman. Né dans le nord de l'Angleterre d'une mère saxonne et d'un chevalier sans terre normand, je n'étais qu'un enfant, en l'an de grâce 1125, lorsque ce dernier décida de tenter sa chance en Italie avec l'espoir de s'établir sur les territoires assujettis par ses ancêtres. Ma mère mourut en couches quelques années plus tard. Quant à mon père... Mais, assez ! Il sera bien temps d'y revenir.

L'eunuque Martin engagea les hostilités en condamnant les incursions irrévérencieuses de chevaliers normands ivres dans le harem royal. Au nom de ses pairs, Guillaume de Vannes démentit l'accusation avec véhémence, ses gros poings serrés et ses yeux furieux cloués sur le Sarrasin ratatiné sous sa robe safran et son turban vert, comme s'il voulait le réduire en bouillie, ce qui lui aurait peu coûté. Les Normands aiment à insister sur les caractéristiques qui leur valent les reproches des autres communautés. Au fait du mépris des Grecs et des Arabes pour la grossièreté et la rudesse de ses compagnons, Guillaume se fit un devoir de parler fort, sur un ton âpre, dans l'unique langue qu'il connaissait, un dialecte du nord de la France fort difficile à suivre. Sans trahir la moindre frayeur, Martin lui rendit chacun de ses regards assassins, réitérant ses accusations de sa voix grincheuse et haut perchée. Seule la présence de Yousouf, grand dignitaire et hôte de cette assemblée, les retint de recourir à des insultes plus personnelles et directes.

Certes, les tensions et l'hostilité entre les sujets du roi se terraient sous la surface comme une langue de feu

dans l'herbe humide, mais les conflits ouverts étaient si peu courants que celui-ci marqua mon esprit. A priori anodin, il signalait les fossés qui se creusaient entre nous, ainsi que la rivalité croissante entre officiers sarrasins et nobles normands pour les faveurs royales.

En dehors de cette altercation, je garde de ce jour, de ces heures, des premiers chapitres de mon histoire, une certaine consternation face à la trivialité de nos discussions, lors même que ce printemps 1149 ne réservait rien de bon. Une flotte gréco-vénitienne bloquait Corfou et menaçait la domination sicilienne sur la côte de l'Épire et le sud de l'Adriatique. Après des années de défiance, les deux hommes les plus puissants du monde entretenaient une amitié des plus troublante. Ennemis jurés de notre roi, l'empereur romain germanique et le *basileus* byzantin, Conrad de Hohenstaufen et Manuel Comnène, s'étaient alliés pour envahir notre île et anéantir un royaume encore à ses prémices. Moins de vingt années s'étaient écoulées depuis que notre bon Roger de Hauteville avait été oint dans la cathédrale de Palerme et couronné roi de Sicile, de Calabre et d'Apulie, devenant ainsi le premier Normand, et le premier homme, à monter sur le trône des territoires conquis par ses ancêtres. Ce qui représentait la plus grande part de ma vie se réduisait aux balbutiements d'un État.

Je ne me souviens pas de ce qui suivit la querelle, comme si le reste de la réunion avait fondu au contact de ces quelques minutes d'effervescence. Je dus me laisser distraire par la beauté de cette pièce que j'avais toujours admirée. L'assemblée tenait séance dans une antichambre donnant sur les deux salles où s'effectuaient les principales besognes de notre *dîwan*. Le plafond de bois, œuvre de sculpteurs sarrasins, était garni de frettes délicates et rehaussé d'étoiles de peinture entre les bossages.

Une mince frise de volutes grecques, toute en vrilles et en frondes, courait dans du marbre autour des murs. Je laissai une fois de plus mes yeux glisser le long de la spirale et se perdre dans un dédale de courbes. Chaque boucle s'enroulait sur elle-même pour former le premier arc d'une nouvelle sinuosité. Où que se posât le regard, l'esprit tombait dans le piège de ces entrelacs sans intervalle, sans début ni fin.

Lorsque je m'attarde sur le détail des formes, lorsque j'examine des objets façonnés pour la beauté et la perpétuation du pouvoir, mon esprit se dissout et je décèle une touche divine dans la matière brute. L'intuition d'un point de rencontre entre l'homme et Dieu dans le travail artisanal m'accompagne depuis ma plus tendre enfance. Mais en ce matin d'avril, la touche céleste était celle de mon roi, dont le bois et la pierre célébraient le pouvoir. L'émerveillement produit en moi par la puissance de Dieu et du souverain me plongea dans un état de transe. Cependant que les voix résonnaient, tantôt fortes, tantôt faibles, je n'entendais que les accents portants de la gloire.

Jamais, de peur de perdre son estime, je n'aurais avoué mes égarements à Yousouf. Il me tenait à cœur d'avoir sa sanction, tant pour me délecter de ma propre valeur que pour lui épargner une amère déception, j'imagine. Comment appréhender de telles subtilités ? D'ailleurs, tout suspicieux qu'il fût, il n'aurait sans doute pas soupçonné ce genre de distractions de ma part tant ce comportement s'éloignait de sa propre expérience et de son irréductible vigilance. Pour lui, le moindre détail pouvait se révéler utile, capital. Le moindre. Qui savait ? La trahison pouvait se détecter dans un clignement de paupière, m'avait-il un jour confié. Sans cette perspicacité, cette capacité à lire les signes, à quoi bon les supplices de

la roue et du chevalet ? Il essayait donc de me modeler à sa façon, comme j'essayais d'entrer dans le moule. Cependant, même si je désirais plus que tout le satisfaire, je faisais un piètre élève. Déjà...

Une fois seul avec lui, j'attendis en silence son entrée en matière. Il me prit alors le bras sans une parole et me conduisit à travers la petite pièce adjacente, où travaillaient son clerc et ses scribes, jusqu'à son cabinet privé. Après avoir refermé la lourde porte, il me précéda dans l'étroit espace aménagé par l'ébrasement de la fenêtre. Dictées par une prudence cultivée au cours de ses longues années de service, ces précautions n'indiquaient en rien qu'il souhaitait m'entretenir d'une affaire d'une gravité inhabituelle. Pas plus que ses premiers mots :

— Eh bien, Turstin Beauchamp, serait-ce une nouvelle *cotte* que je vois là ?

— Tout juste, messire.

Yousouf aimait à me plaisanter pour ma prodigalité vestimentaire, prononçant avec un accent ironique les termes français depuis quelques mois en vogue dans les palais palermitains. Mon goût pour la propreté et l'élégance et mon désir de faire bonne impression me poussaient à accorder beaucoup d'attention à mon apparence. Je me rasais deux fois par semaine et dépensais une bonne partie de mes gages pour me vêtir, me parfumer et huiler mes cheveux, qui tombaient en cascade claire sur mes épaules. Ce matin-là, j'avais endossé un bliaud de soie bleu nuit aux épaules rembourrées et aux manches serrées.

— Et une nouvelle chainse ? Ainsi que de nouvelles chausses ?

Il me gratifia d'un sourire, que je lui rendis, conscient que ses questions manifestaient son affection pour moi. J'avais déjà porté cette tunique plusieurs fois mais, ce

jour-là, ses broderies étaient soulignées par l'amigaut de ma nouvelle acquisition. Je me pressai de l'informer de cette finesse, tout en me réjouissant qu'il eût choisi de s'attaquer à mes vêtements plutôt qu'à mes talents de chanteur. Yousouf finissait toujours par tout savoir, aussi avait-il découvert que je possédais, en plus d'une belle voix, un répertoire bien fourni de chansons sacrées et profanes. Depuis, il me menaçait parfois de m'envoyer m'égosiller dans les couloirs du *dîwan* pour animer un peu son personnel.

— Bien sûr, répondit-il, une encolure plus profonde. Comment cela a-t-il pu m'échapper ?

Il s'habillait, quant à lui, avec la plus grande sobriété. Pour tout atour, il portait une longue robe blanche, un haut turban assorti, une ceinture de soie verte et une émeraude épinglée à son col. Sa sveltesse et la grâce de ses gestes lui donnaient une prestance dont je ne pouvais que rêver, moi qui étais plus robuste et large d'épaules.

Son sourire s'évanouit soudain sur ses lèvres et il me regarda avec une attention accrue.

— J'ai une mission pour toi.

Le moment me semble venu de m'arrêter un peu sur le *dîwan al-tabqiq al-ma'mur*, appelé par certains « *dîwan* des contrôles », ou encore « *dîwan* des secrets ». Office financier central de l'administration du palais, il gère les registres des impôts et les décrets royaux concernant les terres et les serfs. Cette chancellerie dispose d'un grand pouvoir, attendu que seuls ses officiers, à distinguer du personnel ordinaire ou des scribes du *dîwan* royal, sont en mesure de délivrer les concessions royales et renouvellements de privilèges. En outre, le *dîwan* des contrôles se charge de toutes les opérations financières menées sous le manteau, qu'il s'agisse de la gestion des

fonds de chantage et pots-de-vin, regroupés sous le titre général de « gratifications », ou de la collecte de certaines informations, que Yousouf transmettait régulièrement au suzerain en audience privée. Comme tous les officiers royaux, nous prenions soin de ne pas conduire certaines activités au grand jour, ou pis, sous le regard des autres chancelleries. C'est pourquoi j'accomplissais la majeure partie de mon travail dans l'ombre. La politique du monarque prônait le règlement des conflits par le soudoiment et la corruption. Or mes fonctions officielles de pourvoyeur de plaisirs, qui m'amenaient souvent à voyager en quête de nouveaux spectacles, se prêtaient bien à des missions officieuses de porteur de bourse.

— Tu n'es pas sans savoir que nous sommes toujours en bons termes avec le royaume de Hongrie.

Yousouf avait la manie d'introduire ses propos par des évidences. Un demi-siècle plus tôt, le souverain magyar Coloman avait épousé la demi-sœur de notre futur roi, Busilla, instaurant ainsi une amitié durable entre les deux familles.

— Les Hongrois se tiennent prêts à soutenir un soulèvement en Serbie s'il en survenait un, nous en avons encore reçu l'assurance.

Le seigneur du *dîwan* avait un visage creusé, rendu plus émacié encore par le port de son haut turban en dôme. Ses yeux sombres et pénétrants, enfoncés dans leur orbite, se plantèrent dans les miens. Malgré sa minceur et la finesse de son ossature, il se différenciait de ses pairs arabes par sa grande taille, si bien que son regard était au même niveau que le mien.

— Soutenir *activement*, précisa-t-il après une pause, ses prunelles toujours rivées sur moi.

À l'évocation de la Serbie, mon cœur se serra. Je ne devinais que trop bien la nature de ma mission.

— Messire, ce n'est pas la première fois que nous recevons une nouvelle de cette nature.

— Certes, mais cette fois nous avons de bonnes raisons d'y croire. L'information nous vient de sources proches du trône et a été confirmée par le camp serbe. Des unités de la cavalerie hongroise sont stationnées à la frontière. Le dispositif est en place. Il ne manque plus que l'étincelle qui mettra le feu.

Pour toute réponse, je me contentai de hocher la tête. L'étincelle tant attendue devait être produite par une insurrection serbe contre l'autorité byzantine. Alimentée par une Hongrie désireuse d'étendre son territoire vers l'est, la rébellion contre Manuel Comnène obligerait le *basileus* à envoyer des troupes dans les Balkans et à renoncer, dans l'immédiat, à son projet d'invasion de la Sicile.

Pour ma part, je ne croyais pas plus à une révolte serbe qu'à une intervention hongroise tant elles nous étaient promises depuis longtemps. Mon scepticisme ne me dispenserait toutefois pas d'une rencontre avec Lazar Pilic, l'unique chef rebelle hellénisant, un homme dont je me méfiais comme de la peste. D'autant que le voyage jusqu'à notre point de rendez-vous me réserverait bien des désagréments et des dangers. Lazar courait, bien sûr, plus de risques que moi. L'autorité byzantine n'était pas encore consolidée dans la région, et l'empire, craignant de perdre pied sur ce terrain glissant, n'en devenait que plus prudent et cruel. S'il éveillait les soupçons, le dissident pouvait s'attendre à d'atroces punitions, dont la plus douce serait d'avoir les yeux crevés comme tous les traîtres et les espions.

La véritable difficulté naissait du manque de latitude de notre *dîwan* dans les Balkans, son rôle se restreignant au règlement des pots-de-vin. Des sujets de la vice-chancellerie avaient formé un nouvel office, le

*dîwan* des commandes, dont l'appellation prêtait à confusion avec notre *dîwan*. Outre l'attention du roi, ces gens avaient gagné la direction des affaires diplomatiques avec la Hongrie. Aussi devons-nous nous fier à leurs comptes rendus, d'obscurs rapports omettant généralement l'essentiel, si tant est qu'ils nous parvenaient. L'administration royale comptait donc deux offices prenant part à la fomentation d'une rébellion serbe, chacun jaloux de l'autre et hostile au partage de la moindre information.

— Nous avons déjà dilapidé une grande partie de l'or du roi pour ces Serbes. En vain. Nous ignorons comment ils le dépensent et n'avons aucun moyen de le savoir.

— Cette fois, il n'y aura pas d'or. Ils ont pris la bourse et se sont déliés de leurs promesses. Nous tiendrons nos promesses... sans bourse délier.

Un timide sourire éclaira le visage de Yousouf, qui partageait l'amour de son peuple pour les jeux de mots et les figures de style. De mon côté, j'éprouvai un certain soulagement : il avait mentionné une mission, or je ne voyais là aucun motif d'entreprendre un voyage.

— S'il s'agit de les éconduire, nul besoin d'entrevue.

— Au contraire, plus que jamais... Le refus les marquera d'autant plus que tu iras en personne les en informer. Tu seras là, devant leurs yeux, à leur portée. Ils tendront la main et... surprise ! Tu ne leur donneras rien. La situation est grave, peut-être réussirons-nous ainsi à le leur faire entendre.

Il prononça cette phrase d'une voix profonde, trahissant un sentiment réel. Puis il porta la main à son talisman, une enveloppe de cuir contenant un parchemin gravé des quatre-vingt-dix-neuf noms de Dieu, qu'il portait au bout d'une cordelette de soie en travers de son buste. Lorsqu'il était pris d'inquiétude, sa main cherchait

l'étui, dont il caressait les broderies de ses longs doigts. À l'inverse de nombreux Sarrasins du *dîwan* royal, convertis au christianisme, Yousouf avait conservé la foi de ses ancêtres.

L'importance de l'affaire ne laissait aucun doute. Nous combattions la plus grande alliance militaire jamais formée. Outre le danger qu'elle représentait pour notre royaume, elle menaçait nos destinées respectives. Yousouf détenait d'immenses pouvoirs, mais la montée en puissance de la Vice-chancellerie remettait en question certaines de ses prérogatives. Le souverain envisageait la création du poste de grand chambellan, qui offrirait à son titulaire un pouvoir de supervision et de contrôle sur les deux chancelleries pour toutes les affaires de finances, renouvellements de diplômes et concessions de terres. Ainsi, l'heureux élu serait, en termes d'autorité et d'influence, le deuxième sujet du royaume après le Premier ministre, l'émir des émirs, Georges d'Antioche. Considéré par tous comme un sérieux candidat, Yousouf brigait le poste. S'il réussissait dans ses ambitions, tout portait à croire qu'il avancerait mon nom pour lui succéder à la tête du *dîwan* des contrôles. Alors je deviendrais aussi riche que lui, posséderais un harem, des palefrois blancs équipés de luxueux caparaçons, une suite de Sarrasins en uniforme qui écarterait les gens sur mon passage et une demeure avec jardins en mon nom. J'hériterais de la frise de marbre, du plafond chantourné et de la brise caressant le vantail de la fenêtre. Il reviendrait à d'autres de partir en mission pour rencontrer des hommes comme Lazar. Yousouf ne m'avait jamais rien promis, mais j'étais proche de lui, bien que différent par bien des aspects. Il n'était pas homme à donner de grandes démonstrations d'affection, mais je savais qu'il éprouvait pour moi une certaine tendresse.